

Un autre poème se développe sur un motif allègre, une sorte de kolo à petits pas :

*Il y a un beau garçon
Qui fait la cour à une jeune fille.
Elle se demande si oui ou non
Elle doit être à lui.*

*Finalemment elle achète un divan :
« Viens, petite canaille, je me donne à toi. »*

*Koupila sam otoman :
« Dodji, lolo, da ti dam. »*

Sur cet opportunisme sexuel la soirée s'achève, au moins dans le cabaret. Nous le quittons avec deux *loumpatch* de la ville, le chef des tziganes et un alto, et nous émigrons vers la brasserie de notre hôtel.

On appelle *loumpatch* ou *mitké* le bon vivant qui ne pense qu'à s'amuser et à boire, jette son argent par les fenêtres, mène une existence joyeuse qui a quelque chose de plus relevé que celle du noceur de chez nous, grâce à la musique et à la poésie. Cette manière de vivre se nomme *loumpovati* : elle correspond exactement au caractère du flamenco andalou que j'ai décrit dans mon *Itinéraire espagnol* (chapitre XV).

L'un des *loumpatch* qui nous invitent est un commerçant en bois et charbons, une des plus grosses fortunes de la ville, au moins avant qu'il se fût donné à cette vie prodigue, en compagnie des tziganes, des chanteuses et des danseuses. C'est un de ces gros Serbes de la Choumadia, comme son compagnon d'ailleurs, géants hilares, doués d'un coffre prodigieux et d'un estomac de miracle, capable d'absorber en une nuit des litres de raki.

A deux heures, enivrés bien plus par les violons